

suite de troubles dont le pays fut le théâtre, il y a un siècle, cette industrie fut ruinée pour de nombreuses années, et, après la reconstruction de la ville de Kirman, on s'aperçut que les châles de Cachemire et d'Amritsar s'étaient emparés du marché. Néanmoins, la fabrication reprit graduellement, et sa situation est aujourd'hui très prospère.

L'Europe n'offre aucun débouché depuis que la mode des châles y a passé. Les principales places de vente sont Constantinople pour les qualités inférieures, et les villes de la Perse, où l'on achète les qualités les plus fines à raison de 8 liv. st. et au-dessus par mètre carré. Les châles blancs sont fabriqués avec de la laine humide.

Quant aux tapis du Kirman, ils sont de toute beauté. Aucune couleur d'aniline ne sert à la teinture et on a renoncé heureusement aux dessins empruntés aux goûts de l'Occident qui enlevaient toute originalité aux tapis, pour revenir aux belles compositions des siècles passés. Les tapis sont tissés en soie ou en laine dans la ville même de Kirman ou par des tribus nomades. Ceux qui sont fabriqués dans la ville de Kirman sont généralement expédiés à Constantinople par la route de Tabriz, les autres sont vendus aux Indes. Ils sont de beaucoup supérieurs comme qualité aux tapis vendus sous le nom de tapis de Perse.

Le capitaine Sykes est convaincu qu'une manufacture établie à Kirman avec des capitaux européens réussirait certainement. La qualité exceptionnelle de la laine du Kirman est toute spéciale à cette province, des moutons de même race, élevés dans des districts voisins, donnent une laine n'offrant plus les mêmes qualités que celle du Kirman. De plus, la main-d'œuvre s'y trouve à bon marché, les habitants connaissent bien la fabrication des tapis, leur caractère est très pacifique et ils sont bien disposés vis-à-vis des Européens. — (*Times*)

Les mousselines de laine tiennent une place importante dans les importations de tissus étrangers au Japon. Voici les chiffres des quantités importées à différentes époques des principaux pays producteurs :

	France	Allemagne	Gde Bretagne
1886 Verges	6,680,417	1,147,738	57,181
1890 "	16,791,804	2,392,639	154,839
1894 "	17,440,983	1,442,043	116,116

Comme on le voit la France importe la majeure partie de ces articles. La Suisse qui de 1887 à 1890 inclusivement avait tenté de faire

pénétrer au Japon ces mêmes lainages s'est retirée de la lutte depuis 1891. La Belgique, après sept années de retraite, a recommencé en 1894 à envoyer des mousselines de laine dans cette contrée ; sa part a été de 43,708 verges.

JAMAÏQUE

Comment faut-il procéder avec les nouvelles acquisitions coloniales pour rendre prospère le très important rôle économique qui leur est assigné en apportant à la métropole ce surcroît de force et de richesse, véritable motif de leur acquisition ? Telle est la question que l'on se pose un peu partout, d'abord dans les pays favorisés par de récentes conquêtes coloniales, puis dans ceux naturellement plus nombreux qui paraissent convaincus de la nécessité d'en faire. La réponse à cette question est ardue, car la solution de ce problème est d'autant plus difficile qu'il faut se préoccuper de la diversité des conditions géographiques, climatiques, ethniques, etc., avec lesquelles on doit compter lorsqu'il s'agit de donner à une conquête coloniale toute sa valeur économique. Les métropoles elles-mêmes ont mis beaucoup de temps à acquérir leur état actuel de développement ; il y aura donc forcément des tâtonnements dans la colonisation à faire et, pour en réduire le nombre et la durée, il n'y a peut-être pas de meilleur moyen que d'examiner ce qui a été fait dans les colonies anciennes devenues et restées prospères. C'est pourquoi nous allons faire aujourd'hui une toute petite excursion dans la Jamaïque en essayant de relever quelques faits se rattachant directement à notre sujet et d'autant plus significatifs qu'ils sont le résultat de l'expérience.

Constatons d'abord qu'il y a à la Jamaïque, comme dans toutes les autres colonies britanniques, appartenant à la même catégorie, un très libéral service de pensions à servir aux fonctionnaires de tout ordre qui ont fait leur carrière dans l'île, et qui ont tant contribué à sa bonne administration, sinon à sa prospérité même. Ce service, dont la caisse est alimentée par le budget local, est peu de chose en apparence, mais il a, en réalité, une grande importance, puisqu'il assure les services d'hommes rompus à la question coloniale sous toutes les latitudes et sachant tirer partie d'une possession qu'elles que soient sa situation

géographique et son inaptitude à la colonisation.

Une fois le personnel administratif constitué sur les bases que nous venons d'indiquer, il s'agit, d'après l'exemple donné à la Jamaïque, d'organiser la main-d'œuvre au moyen de laquelle la possession sera mise, puis maintenue en valeur. C'est aux colies que ces habiles administrateurs s'adressent pour cette organisation, et ils font à leurs futurs administrés des conditions relativement aussi bonnes que celles qui leur ont été faites par le gouverneur et sous l'instigation du service colonial métropolitain qui, en tout ceci, fait agir les autres et reste lui-même à l'écart. La question des colies est donc bientôt résolue. On n'a qu'à choisir des hommes valides (accompagnés de leurs femmes) et pouvant supporter le climat. La Jamaïque les fait venir des Indes, ce qui est double profit et constitue un excellent procédé intercolonial.

Dans ces conditions, les capitaux, très hardis de par leur nature et très aventureux par nécessité, ne manquent jamais. On les laisse agir à leur guise et suivant les ressources de la colonie ancienne ou nouvelle. Ils ne tardent pas à faire merveille. A la Jamaïque, ils ont donné à l'agriculture un développement extraordinaire et créé des industries prospères, dont la dernière en date est celle des produits tinctoriaux tirés du bois campêche et d'autres essences indigènes. Cette industrie donne du travail à un nombreux personnel d'ouvriers et d'employés. La plus importante de ces productions paraît être celle de la fabrication du rhum, dont la taxation a fourni une somme de \$694,615 aux recettes budgétaires de la colonie pendant le dernier exercice. L'ensemble des produits que la Jamaïque a pu exporter en 1894-1895 a atteint une valeur globale de \$9,244,385, en excédent sur toutes les années précédentes, sauf celle de 1893-1894. Mais par suite du voisinage du grand continent nord-américain, qui offre un excellent débouché pour certains produits de l'île, on cherche surtout à y développer les industries pomologiques, dont quelques-unes sont déjà très prospères. Ainsi les sorties des fruits en 1894-1895 ont atteint une valeur de près de \$2,600,000, ce qui représente plus de 27 0/0 de la valeur de l'exportation totale. Sur les oranges exportées, la plus value d'une année à l'autre a été de \$150,000.

Les orangeries de la Jamaïque sont tellement productives que les